

Louis Muhlstock Le vieux peintre de la rue Sainte-Famille

François-Marc Gagnon

Volume 31, numéro 124, septembre–automne 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53989ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, F.-M. (1986). Louis Muhlstock : le vieux peintre de la rue Sainte-Famille. *Vie des arts*, 31(124), 67–68.

LOUIS MUHLSTOCK

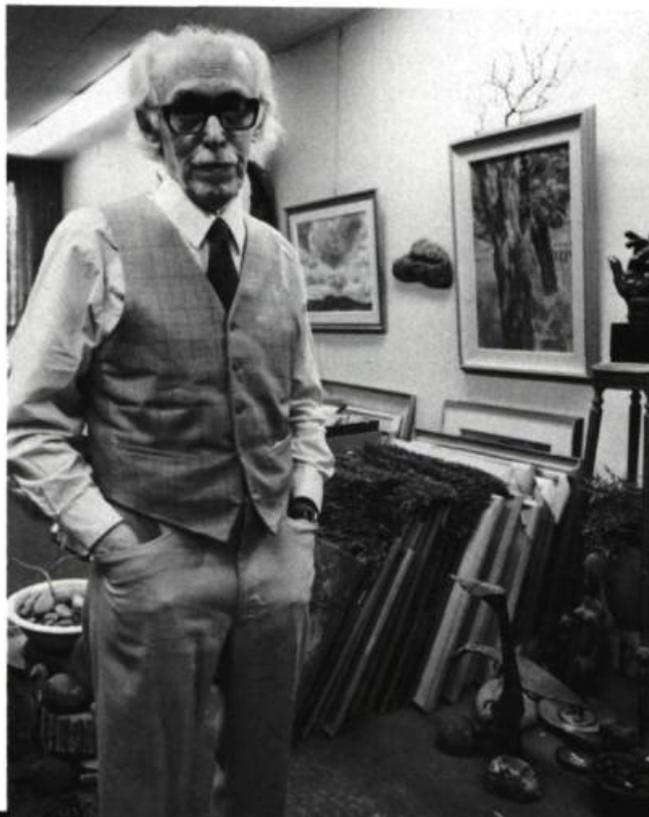
LE VIEUX PEINTRE DE LA RUE SAINTE-FAMILLE

François-Marc GAGNON

Louis Muhlstock, qui vient d'avoir 82 ans, en est à l'âge où l'on est fier de son âge et où l'on ne tient plus tellement à le cacher. Le fil conducteur de sa longue carrière de peintre, culminant dans les *abstractions* qu'il vient d'exposer à la galerie de Concordia¹ sous le titre musical *New Themes and Variations*, 1980-1985, n'est pas facile à suivre. On a cru le tenir en situant Muhlstock parmi les peintres des années trente, puisqu'il avait peint à l'époque des gens dans la misère, des malades, des chômeurs, un peu plus tard de vieilles maisons délabrées vidées de leurs habitants et, durant la guerre, des ouvriers soudeurs travaillant dans les chantiers navals. Mais cette œuvre ancienne de Muhlstock prêchait plutôt la compassion que la révolte (prêchait-elle vraiment?) et était singulièrement apolitique dans un temps où l'on voulait faire de l'art une *arme* dans le combat révolutionnaire. On l'a vu ensuite comme un paysagiste, mais ses expéditions se limitaient d'abord au mont Royal, à quelques pas de son atelier, puis aux Laurentides, dans la région de Val-David. Pas très Groupe des Sept tout cela. On l'a vu comme un peintre du nu, un peintre animalier. Mais c'est le dessin qu'il consacrait à ces sujets jamais exclusifs dans son œuvre. Et enfin, il y a eu ces abstractions ou, comme il dit, ces «non objectives», tout juste annoncées par une petite production du même genre en 1951.

Et pourtant, il y a bien un fil conducteur dans tout cela et qui ne tient pas seulement au fait de la personnalité de l'artiste dont on retrouverait la marque dans toutes les œuvres. Il y a un fil conducteur, et ce sont les récentes

François-Marc Gagnon est professeur titulaire au Département d'Histoire de l'Art de l'Université de Montréal et historien d'art.

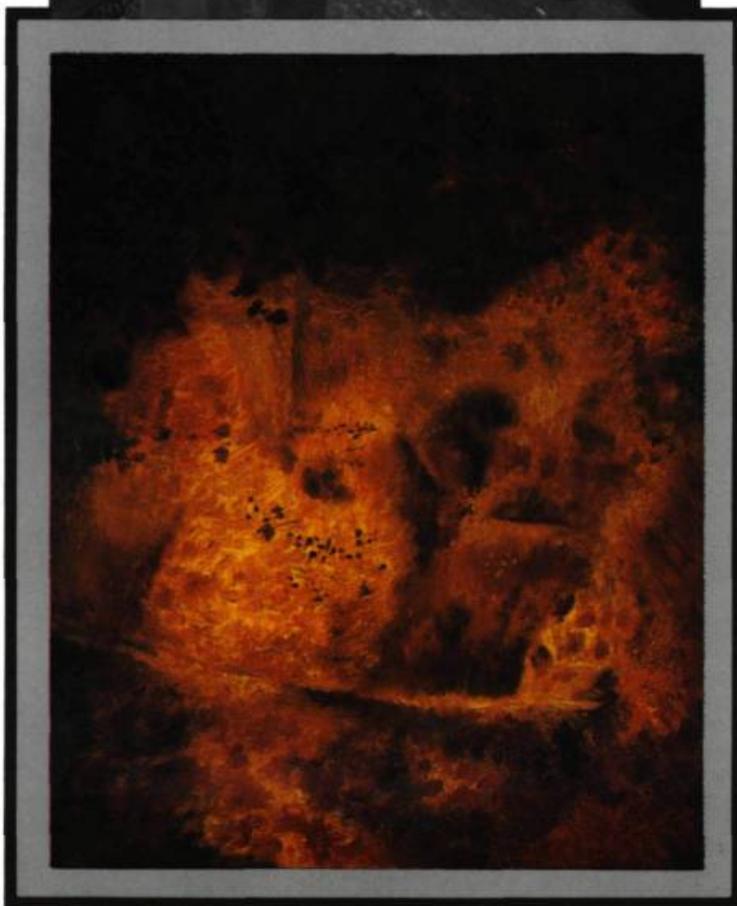


abstractions, me semble-t-il, qui nous le donnent. Il apparaît aussitôt que ces *abstractions* entretiennent quelques rapports avec la Nature mais c'est d'une Nature peu familière dont il s'agit: tantôt embrasée comme le cœur d'un volcan, tantôt sombre comme le Styx, tantôt chaud comme un automne canadien, tantôt froid comme un maelstrom norvégien, tantôt rapprochée comme une écorce, un lichen, tantôt vaste comme une galaxie... En réalité, ces *paysages* sont des paysages du dedans (on serait tenté de dire des «inscapes», si le mot n'avait pas déjà été monopolisé par Matta).

Or, cette constante hésitation sur les lieux (dedans ou dehors), sur l'échelle du phénomène (microscopique ou

1. Louis MUHLSTOCK dans son atelier. (Phot. Michel Filion)

2. Louis MUHLSTOCK Sans titre (non daté). Huile sur masonite; 76 cm x 61. (Phot. Pierre Charrier)



macroscopique), sur l'identité des objets (astre noir ou concavité), me paraît être autant d'indices qui rattachent Muhlstock à une tradition bien précise de l'art moderne, mais, comme c'est une tradition qui ne passe pas par Paris, nous avons mis, ici, beaucoup de temps à en retrouver les traces. Je veux parler de la tradition romantique du Nord, magistralement définie par Robert Rosenblum dans son livre *Modern Painting and the Northern Romantic Tradition - Friedrich to Rothko*, publié chez Thames and Hudson, à Londres, en 1975. De «Friedrich à Rothko», annonce le sous-titre de l'ouvrage, en passant par Van Gogh, le premier Mondrian, Kandinsky, mais aussi bien par O'Keefe, Hartley, Dove, Still et Rothko, aux États-Unis.

C'est en effet dans cette tradition que l'exploration des



3. Sans titre (non daté).
61 cm x 76,2.

apparences n'est jamais une recherche du trompe-l'œil, de l'illusion de la réalité pour elle-même, mais, bien plutôt, une quête des signes qui renvoient à une profondeur, à une intériorité, à l'Esprit. Que l'on songe aux intenses *Autoportraits* de Van Gogh où il nous donne à palper son affolante anxiété, sa gravité devant la vie et la mort. C'est parce qu'ils se font une notion pour ainsi dire vicariante des apparences que les peintres romantiques peuvent passer soudainement à l'*abstraction*, tentative pour rejoindre directement l'Absolu après en avoir cherché si longtemps les signes à la surface des choses.

Vue dans cette perspective, l'œuvre de Muhlstock prend tout son sens. Homme discret, Muhlstock ne s'est pas beaucoup portraituré (quoi que l'on connaisse de lui un *Portrait of the Artist as a Younger Man*, qui n'est pas sans affinités avec Van Gogh). L'angoisse, le découragement, la résignation que cet homme bon et compatissant a exploré toute sa vie, il est allé les chercher dans ses modèles: la pitoyable Paranka, dans son lit d'hôpital, Jos. La-

vallée, à l'Œuvre de la Soupe, les soudeurs de la United Shipyards... Il les a même trouvés dans ces taudis abandonnés de la ruelle Grubert ou de la rue Saint-Dominique... et, plus tard, dans ces femmes enceintes qu'il arrêta sur la rue et à qui il demandait gentiment de poser nues pour lui.

Mais l'intériorité est aussi dans le paysage. Muhlstock est arrivé au paysage du dedans après avoir longtemps exploré le paysage du dehors. Il s'agit bien des deux faces d'une même réalité, où l'homme écoute le lichen, croît avec l'écorce, sent l'immensité des lieux le traverser comme un accord de Bach ou une symphonie de Beethoven. On comprend tout quand on se rend compte que cette peinture est musicale, qu'elle l'a toujours été.

Ad mea vé esrim, ten hours, six minutes, Louis, qui comprendra.

1. Du 30 avril au 31 mai 1986. Une version modifiée de cette exposition sera présentée au Musée des Beaux-Arts de Sherbrooke, du 27 septembre au 27 octobre 1986.

2. Voir aussi l'article d'Henri Barras, *Louis Muhlstock revisité*, dans *Vie des Arts*, XXII, 89, 36.